

Québec français



Gaz Bar Blues
L'esprit du lieu

Chantale Gingras

Number 132, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55657ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gingras, C. (2004). Review of [*Gaz Bar Blues : l'esprit du lieu*]. *Québec français*, (132), 98–100.

donnerais tout c' que j'ai mais c' pas sérieux parce qu'au fond ° tout c' que j'ai, c'est toi ». Les images poétiques aussi fortes que celles de Desjardins sont rares dans le monde de la chanson. La très belle chanson « Nous aurons », où un chœur d'enfants reprend les deux couplets, vaut le détour : « Nous aurons tout ce qui nous manque ° des feux d'argent aux portes des banques ° des abattoirs de millionnaires ° des réservoirs d'années-lumière ° Et s'il n'y a pas de lune ° nous en ferons une ». Dix chansons, deux monologues, une pièce instrumentale, placés sous le sceau de la poésie, de l'humour, au service de la beauté et de l'humanité : que demander de plus ?

Entre frères | Kana

Pama Records, 2003

Le groupe français Kana (contraction de « canne à sucre ») connaît chez lui beaucoup de succès et impose, depuis la sortie de son premier album éponyme, en 1999, le reggae dans la langue de Molière. Avec son deuxième disque, *Entre frères*, il traverse l'Atlantique pour le plus grand plaisir des amateurs de rythmes ensoleillés. L'origine espagnole du chanteur-guitariste, Philippe Ripoll (surnommé Zip) lui donne un petit accent qui peut facilement passer pour africain, conférant une certaine apparence d'authenticité aux quelques textes d'inspiration africaine. La populaire « Plantation », qui raconte les tentatives infructueuses pour faire pousser légumes, agrumes, manioc ou tabac, est chantée en oubliant les articles ; c'est encore plus vrai dans la « Pirogue » abandonnée du pêcheur âgé se souvenant de sa vigueur perdue : « Force était en moi ° Poissons pas résister ». Si la thématique africaine se prête bien au genre musical (l'album a d'ailleurs été enregistré au Sénégal), la valorisation de la tradition (« L'héritage ») s'inscrit aussi dans le monde contemporain, alors que l'omniprésence de l'informatique semble s'opposer à la communication véritable dans « http.com » : « Je chat, je mail sur ma Webcam, c'est grâce à elle que je vois ma femme ». Le point commun à toutes les chansons de Kana, c'est la fraternité annoncée par la chanson-titre, qu'on retrouve dans la dénonciation des guerres (« Pourtant sur terre »), des politiciens roublards (« Blabla »), mais aussi dans une sorte de reggae-gospel réjouissant (« Pas de problèmes »).

Note

Il faudrait toujours laisser tourner le disque dans son lecteur après la fin d'un album : de plus en plus d'artistes s'amuse à cacher une chanson sur la dernière piste, parfois plusieurs minutes après la fin officielle de l'enregistrement. On retrouve donc une « chanson cachée » sur deux des albums recensés ici. Kana nous offre une version plus rapide d'une chanson déjà entendue sur le disque, et Amélie Veille ajoute une nouvelle chanson, amusante, sur un rythme à la Brassens.

Gaz Bar Blues

L'esprit du lieu

PAR CHANTALE GINGRAS

En 2000, Louis Bélanger présentait son premier long métrage, *Post Mortem*, qui avait ravi la critique par son originalité et remporté quatorze prix, dont cinq prix Jutra. En août dernier, *Gaz Bar Blues*, son deuxième long métrage, ouvrait le 27^e Festival des films du monde de Montréal et remportait quatre prix¹, dont le Grand Prix spécial du jury (par un vote unanime) et celui du film le plus populaire du festival, décerné par les cinéphiles. Ce deuxième succès confirme sans équivoque ses talents de cinéaste et c'est avec un réel plaisir qu'on entre dans sa chronique limouloise.





Le lieu de l'homme

Gaz Bar Blues nous fait pénétrer dans un microcosme au centre duquel se trouve François Brochu (remarquablement interprété par Serge Thériault), le propriétaire du Gaz Bar Champlain que tous appellent respectueusement « le Boss ». Travaillant et consciencieux, le Boss est fier de tenir son commerce avec l'aide de ses trois fils, qu'il souhaiterait voir prendre la relève. Il finira cependant par se rendre compte que le commerce familial fait plutôt l'effet d'un repoussoir chez ses fils qui restent auprès de lui par esprit de sacrifice plutôt que par réel plaisir. L'aîné, Réjean (Sébastien Delorme), rêve en fait de parcourir le monde, armé de son appareil photo. Guy (Danny Gilmore), son cadet, ne cache pas son ambition de devenir musicien et il laisse fréquemment tomber le garage pour aller se produire dans les bars avec son groupe de blues. Si Alain (Maxime Dumoutier), le plus jeune, semble être le seul à tirer fierté du fait de travailler auprès de son père, on comprend vite que c'est surtout parce qu'il y voit une chance de faire ses preuves et d'accéder au monde des grands. Nathalie (Fanny Mallette), la seule femme du clan Brochu, reste un peu à l'écart : elle a son propre appartement et préfère visiblement voler de ses propres ailes. De toute façon, on sent bien que le *gaz bar*, c'est une affaire de gars, comme l'étaient jadis les tavernes.

Autour des Brochu gravite toute une faune d'individus sympathiques, tous un peu paumés, qui constitue en quelque sorte la famille étendue. Il y a d'abord monsieur Savard (Gilles Renaud), le bras droit du Boss, qui agit un peu comme un oncle avec les fils Brochu, les surveillant du coin de l'œil pour s'assurer qu'ils ne s'écartent pas du droit chemin. Il y a ensuite les habitués : Ti-Pit (Claude Legault), Normand (Gaston Lepage), Jos (Gaston Caron) et les visiteurs occasionnels : le remorqueur, l'aveugle et le déficient intellectuel qui viennent tour à tour flâner au *gaz bar* dans le but d'y faire le plein de chaleur humaine et d'y tromper l'ennui, en fumant des cigarettes et en s'étrivant sans

malice. Le Gaz Bar Champlain est en quelque sorte le point névralgique du quartier, le lieu de rassemblement capable encore de suspendre le temps et de faire oublier momentanément les angoisses individuelles.

La vie de quartier comme si vous y étiez ou la réalité, plate et belle à la fois

D'emblée, il faut dire que ce qui fait la force de *Gaz Bar Blues*, ce n'est pas tant l'intrigue, qui est somme toute assez mince (bien qu'on se prenne au jeu en se demandant comment se terminera l'épisode avec l'inspecteur de la compagnie Champlain ou en pressentant une fin tragique liée aux hold-up récurrents et sous-entendue par la séquence initiale du film). Même si ces éléments parviennent à créer une certaine attente chez le spectateur, il est clair que l'intérêt premier du film est davantage lié à la manière toute personnelle qu'a Louis Bélanger de mettre en scène la vie répétitive et anecdotique de ces gens pas du tout riches ni célèbres. On sent chez lui une affection réelle pour ces hommes peu instruits, sans ambition, qui expriment maladroitement l'attachement qu'ils ressentent les uns pour les autres.

De plus, le film de Bélanger a certainement des liens de parenté avec le documentaire, ne serait-ce que par la recherche pointue qui a été effectuée sur le sujet et l'utilisation particulière de la caméra qui donne au film une esthétique un peu naturaliste, pas trop léchée. Il faut ajouter aussi que le projet de *Gaz Bar Blues* prend son origine dans les souvenirs d'enfance du réalisateur, dont le père possédait une station-service dans le quartier Limoilou à Québec. Même si celle-ci a été rasée depuis longtemps, Louis Bélanger a tenu à retourner sur les lieux pour s'imprégner de l'air ambiant afin de rendre avec justesse l'âme de ce quartier typique. Il en résulte un film étonnamment personnel, d'abord parce qu'il met en scène des éléments biographiques – adolescent, Bélanger a été « les mains » de son père, atteint du parkinson, tout comme le jeune Alain du film² – mais aussi par le regard à la fois bon enfant et mélancolique que le réalisateur pose sur ces gens simples qui forment le cœur des quartiers populaires.

Il y a chez Bélanger une volonté de ne pas tronquer la réalité. Il réussit en effet à prendre le pouls des quartiers ouvriers sans tomber dans les clichés. Il construit ainsi des types à travers lesquels on peut

percevoir la réalité de tous ces anonymes que l'on croise quotidiennement sans vraiment les voir. On apprend peu à peu à décoder le langage de ces hommes qui parlent beaucoup de tout et très peu d'eux-mêmes. En fait, ils communiquent peut-être davantage quand ils fument une cigarette en silence, côte à côte, histoire de passer le temps et de se donner une contenance en créant autour d'eux une espèce d'aura de solidarité. Il faut ici saluer le travail des comédiens – tous excellents, solides et convaincants – qui ont su donner la juste mesure à leur personnage et bien faire sentir la connivence qui unissait ces hommes résolument seuls.

Regard sur une époque révolue

La solidarité est certes une valeur primordiale chez les Brochu : on n'a qu'à considérer l'ardeur avec laquelle Réjean, l'aîné, se porte à la défense de son père. Mais c'est surtout le respect des valeurs traditionnelles qui ressort dans ce film, en particulier celles de la famille, de la religion (le Boss ne tolère aucun sacré en sa présence) et du travail bien fait, ce qui n'est pas sans rappeler les valeurs du terroir. La figure paternelle incarne en grande partie cet attachement aux traditions, le père Brochu souhaitant céder son fief à ses fils comme autrefois les habitants se donnaient à leurs enfants. Cependant, ses deux plus vieux lui en feront voir de toutes les couleurs et il tentera tant bien que mal de prendre ses distances par rapport à la vie qu'ils ont choisie, ne serait-ce que pour ménager un peu ses nerfs. C'est à son corps défendant qu'il met Guy à la porte, ne pouvant plus tolérer son inconscience ni son égoïsme qui le font mourir à petit feu. Faut-il voir une métaphore dans ses tremblements dus au parkinson qui le présentent comme un père/pilier fragile, comme un mur porteur soudainement en équilibre précaire, qui menace de s'écrouler ?

Tel père, tel fils ?

Autre époque sur le point d'être révolue : celle des deux Allemagnes. Quand il apprend qu'on démolit le mur de Berlin sous les applaudissements et les cris de joie des Berlinoises, Réjean prend pleinement conscience que la petite histoire qui se joue au *gaz bar* n'est rien à côté de celle qui s'amorce là-bas. Il s'empresse donc de se rendre à Berlin pour capturer ce moment historique dans l'œil de sa caméra.

De tous les personnages du film, Réjean est le seul à afficher une réelle ouverture sur le monde qui le pousse à transcender sa propre expérience. D'abord enivré par toute l'effervescence qui agite l'Allemagne puis par la rencontre inopinée d'une charmante Allemande de l'Ouest, Réjean fait son nid dans cette société moderne, ouverte aux changements, qui n'hésite pas à rompre avec la tradition pour laisser place à un nouvel ordre. Chaque matin, Réjean sort photographier les quidams qui s'appliquent à faire voler le mur en éclats – éclats qu'ils vendent volontiers aux touristes curieux. Son objectif lui permet sans doute de se centrer sur cet événement, de mieux pénétrer les choses. Au fil des jours, il en vient à considérer ce moment historique de l'intérieur et devient de plus en plus attentif au drame qui se vit chez les Allemands de l'Est qui voient ainsi s'écrouler le dernier rempart qui les tenait à l'abri du monde moderne et qui les maintenait entre eux, personnes de même race et de même rang, soudés par un même sentiment : celui de la peur du changement.

Réjean en vient à se reconnaître davantage chez les Allemands de l'Est, ouvriers craintifs et modestes, que chez les Allemands de l'Ouest, bourgeois aussi blasés qu'élitistes. Peut-être est-ce parce qu'il a senti à l'Est la même humilité, la même détresse qu'il avait côtoyées dans son propre quartier ? Comprendant le malheur de ces gens forcés de se mêler aux autres tout en sachant qu'ils seront inévitablement marginalisés, pointés du doigt, Réjean aura tôt fait de se ranger de leur côté. Il ira jusqu'à tenter de reconstruire le mur à lui seul, estimant qu'on a tort de vouloir rassembler deux entités devenues aussi distinctes. Ce faisant, il devient un peu malgré lui le porte-étendard du maintien de l'ordre ancien puisqu'il souhaite ralentir la course du monde.

Parallèlement, il reste en lien avec le *gaz bar*, où il envoie des lettres qui disent son indignation et ses tentatives de freiner le cours de l'Histoire, et des photos illustrant le désarroi de certains Berlinoïses. Mais c'est négligemment que son père lit ses lettres, avouant ne pas bien comprendre ce qui se passe là-bas. En fait, il est surtout contrarié de savoir son fils au loin alors que lui-même a assez de lucidité pour saisir que le mur qu'il a patiemment construit montre de sérieuses brèches. Les petits vols, les hold-up fréquents et, surtout, la prolifération des libres-services

exercés sur lui une pression qui devient de moins en moins tolérable. Le Boss est donc visiblement soulagé quand Réjean revient au pays. Celui-ci, vaguement désillusionné, s'emploie désormais à colmater, autant que faire se peut, le mur qui protège encore les siens, comme s'il réalisait soudainement que le *gaz bar*, tout comme l'Allemagne de l'Est, est un monde en train de disparaître.

Fermé pour toujours

Mais entre-temps, un changement s'est déjà opéré chez le Boss. Triste d'avoir forcé son fils Guy à quitter le clan Brochu, il décide d'aller le voir et monte pour la première fois en Haute-Ville, dans ce quartier plus cossu où il n'avait encore jamais mis les pieds. Ému par la mélodie lancinante que Guy parvient à arracher à son harmonica, le Boss réalise à quel point le talent de son fils lui était resté étranger. Le Boss songe alors que le *gaz bar* n'est peut-être que le centre de son univers à lui, qu'il n'a vraiment de sens qu'à ses yeux. C'est là la scène la plus touchante du film, au cours de laquelle on sent le père et le fils communiquer véritablement par l'entremise de la musique. Le Boss laisse voir alors une admiration mêlée de tristesse puisque, à mesure que s'élèvent les notes, monte également en lui ce blues qu'évoque le titre du film. C'est à ce moment précis, sur le « territoire » de son fils, que le père commence à abandonner son rêve.

Le Boss est forcé d'admettre que le travail au *gaz bar* ne convient pas à ses fils, en particulier à Réjean qui est trop agressif et qui ne peut s'empêcher de tenir tête aux cambrioleurs au risque d'y laisser sa peau, à laquelle d'ailleurs il ne tient pas tant que ça. Son père tente de le raisonner, mais en vain. À bout d'arguments, il lui lance un « je t'aime » aussi discret que prenant, espérant lui faire sentir toute la douleur qu'il aurait à le perdre.

C'est finalement après avoir risqué de laisser sa vie – et surtout celle de son plus jeune fils – pour une poignée d'argent que le Boss décide de fermer le *gaz bar*. Dès lors, il commence à prendre le temps de regarder vivre les siens et de mieux les connaître. Quand il voit s'ébaucher sous ses yeux le premier amour de son plus jeune,

il sent bien que sa plus grande richesse est autour de lui, dans la capacité qu'ont ses enfants de rêver à un monde meilleur. À ce moment, François Brochu cesse d'être le Boss ; il devient, à plein temps, le père de ses enfants.

Pendant ce temps, les habitués du *gaz bar*, soudainement devenus orphelins, se cognent le nez à la porte. Désarçonnés, ils grillent une cigarette en silence, avant de partir à la recherche d'un autre lieu de rencontre, d'un autre endroit où l'on prend encore le temps de vivre... et de flâner. On en vient presque à souhaiter qu'ils ne soient pas les derniers représentants de leur espèce.



Merci au cinéma Le Clap pour sa précieuse collaboration.

Notes

- 1 Les autres prix sont : le 2^e Prix du public Air Canada et le Prix œcuménique, décerné par un jury spécial à une œuvre qui se démarque non seulement par ses qualités esthétiques, mais aussi par son apport au progrès humain et à la reconnaissance de valeurs éthiques, sociales et spirituelles. C'est la première fois en vingt-cinq ans que ce prix est accordé à un film nord-américain.
- 2 On notera aussi que le musicien Guy Bélanger, qui est le frère du réalisateur, cosigne la trame sonore blues du film.